

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

Trois formes de chapeaux se partagent la vogue, Mesdames. C'est d'abord le chapeau rond en grosse paille paillason, avec la calotte très haute et le bord retourné à plat et non tendu d'étoffe. Pour garniture, un fouillis de coques en ruban, dont quelques-unes sont posées en aigrette. C'est ensuite le chapeau en paille à calotte carrée et à bord semblable à celui du chapeau de soie de vos maris, des plumes-couteau s'appuient, devant, sur un chiffonné de velours qui forme draperie autour. Enfin c'est la capote zéphir, un nuage de tulle qui disparaît sous une récolte de fleurs dont les unes s'élèvent tandis que d'autres sont inclinées. Ces trois chapeaux sont de genre bien varié, et madame Boucherie qui les a imaginés en a reçu nombre de compliments.

Il y a encore des excentricités d'un goût tapageur, dont nous vous parlons comme curiosité à voir sur la tête d'autrui, mais non pas sur la vôtre.

Ces chapeaux s'élèvent à trente et quarante centimètres au-dessus du niveau de la tête. Ce n'est pas le chapeau proprement dit qui a ce degré d'élévation, mais il l'atteint, par sa garniture qui est un composé de ruban chiffonné en coques massées au bas de la calotte; de là s'élancent d'autres coques plus ou moins longues qui forment un éventail demi ouvert; pour les maintenir



Costume en tissu dentelle et bandes moirées crème.

Costume en moire et dentelle grenat.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, Paris.

droites, un fil de laiton est caché dans l'intérieur c'est indispensable. Plusieurs couleurs de ruban donnent une note gaie. Si ce sont des fleurs qui ornent le chapeau, elles doivent former un buisson, puis



grimper en façon de lierre et finalement s'élancer comme un drapeau planté sur un mamelon.

Passant d'un extrême à l'autre, on voit des capotes-papillon, en tulle illusion avec des oiseaux dont le bec ouvert semble prêt à happer cet insecte qui butine dans une rose. Un vrai poème que cette garniture.

L'écharpe orientale a un gentil cachet lorsqu'elle est chiffonnée en pouf allongé sur un chapeau en paille manille. Il y en a, son nom l'indique, à rayures transversales de couleurs douces et coupées de fil d'or; d'autres sont imprimées d'un dessin cachemire, d'autres enfin sont brochées de ces mêmes dessins. Quelques jeunes femmes les mettent en cravate, en font des nœuds de corsage d'une grande originalité, ou les drapent en fichus négligemment noués; de mille manières on tire parti de ce joli chiffon.

Les fantaisies en mouchoir sont nombreuses et luxueuses. Nous devons vous signaler celle à mille raies roses, bleues, mauve, cernées d'une rayure moyenne; dans l'angle les initiales anglaises brodées de deux tons; puis celle à très petit jeté multicolore sous un étroit ourlet à jour de couleur; dans l'angle brodé en anglaise, le nom de baptême.

Le mouchoir festonné en soie de couleur, avec un bouquet-jardinière, dans l'angle, brodé en soie est une nouveauté tout à fait hors ligne. Ces mouchoirs ont des proportions mignonnes qui permettent de les glisser dans la poche la plus minuscule. Pour les élégantes, le mouchoir du matin est un petit carré de batiste bise ou crème encadré d'un ourlet à jour de cinq millimètres rehaussé d'une Valenciennes pas plus haute; le chiffre droit, brodé en coton blanc. Il y a aussi des mouchoirs à angles coupés, d'autres découpés en créneaux festonnés au contour, avec une fleurette brodée dans l'intérieur; de grandes écailles festonnées se soulevant sur un plissé en batiste de couleur si le mouchoir est blanc, et l'inverse si le mouchoir est teinté. Enfin, dans cette spécialité, il y a autant de variété que dans nos chapeaux et nos costumes, ce qui nous remplit d'admiration pour les imaginations qui trouvent le moyen de faire du nouveau, joli et original, avec ce carré de batiste qui nous semble fournir un champ bien restreint aux inventions.

Peu de mouchoirs, même dans ceux des toilettes d'apparat, sont aujourd'hui couverts de ces belles et fines broderies de Nancy qui faisaient presque de ceux de nos aïeules, des objets d'art. La broderie se combine avec la dentelle, celle-ci se dispose en entre-deux, en motifs détachés et appliqués qui en rehaussent la richesse.

La rivière reparait sous un très étroit ourlet brodé d'un jonc au plumetis ou d'un pois, une dentelle basse au contour, et un chiffre enlacé.

Le costume laitière que madame Turle a créé pour les bains de mer, est d'un aspect si gracieux et si simple, que son succès ne nous étonne pas. Le lainage un peu grumeleux est coupé transversalement par des rayures bleues, rouges ou oranges, sur fonds : crème, marine, rouge. On en fait la jupe que l'on drape d'une tunique de ce même lainage uni qui forme un tablier relevé, attaché sous le pouf par une agrafe en

vieil argent. Un corsage rond, à rayures sur lequel se met une petite veste très courte et très ouverte. Quand on est jeune aucune façon n'est plus séyante que celle-là. Complétez la toilette par une capeline en batiste brodée, ayant la forme d'un panier renversé rempli d'épis et de fleurs des champs.

Cet autre costume, toujours de madame Turle, rue de Clichy, 9, est au moins aussi joli, si ce n'est plus. Il s'adresse aux personnes qui n'aiment pas les rayures. Il est en molleton blanc, une jupe plissée verticalement d'un très large pli pour le tablier et ensuite de quatre plis couchés et d'un pli creux moyen alternés. Une chemisette en faille française crème, soulevée par une ceinture en faille rubis, nouée sur le côté de très longues coques à pans, sert de dessous à une très gentille veste, dont la basque courte est, devant, abattue en angle. Ce costume est tout à fait charmant au bord de la mer et à la campagne.

Parmi les costumes habillés que madame Turle a expédiés pour les fêtes de Casino, citons ceux en foulard; cette soie légère remplace le voile, elle est tout aussi molle et offre cependant un peu plus de soutien. Le foulard uni et les petits jetés Pompadour font de jolies combinaisons que le velours achève de rendre très élégantes.

Costume en foulard gris vert uni et foulard à petits boutons de roses rouges. Jupe en foulard uni ornée d'un ruban de velours grenat tuyauté, dépassant le bord; au-dessus une dentelle haute de trente centimètres assortie à l'étoffe, retombe en volant. La tunique qui est en foulard à fleurs est toute plissée au tour de taille et ronde; elle s'enlève de côté dans deux passants en velours, dont celui de gauche très court ramasse les plis de la tunique sur la hanche. Corsage en foulard uni, un tuyauté en velours au bord de la basque et le devant drapé d'une berthe-duchesse en foulard à fleurs, fixée à gauche et sur l'épaule par un bouquet de roses. La manche en dentelle est large, et serrée sous le coude, par un bracelet en velours.

Un autre costume est en foulard feuille de rose : jeté Pompadour et foulard uni. Jupe en foulard uni, plissée de larges plis creux; tous les deux plis, une bande en foulard Pompadour cernée d'une spirale en tulle brodé festonné. Un petit volant de ce même tulle dépasse le bord de la jupe. Un panier en tulle brodé garnit le côté gauche, un nœud le fixe devant, et derrière il se perd sous l'énorme nœud de la ceinture qui est en foulard Pompadour, doublé de velours grenat qui déborde au contour, les pans sont larges et longs. Corsage en foulard Pompadour, garni d'un éventail en dentelle qui prend de la taille et s'arrête à la poitrine et au dos vers le milieu. Manche en dentelle.

Les encas sont souvent assortis au costume, il les faut assez grands et richement ornés de dentelle. On leur met en cravate près de la pointe, une écharpe en étamine brodée ou imprimée, dont les pans effilés ou rehaussés de dentelle, jouent dessus. On trouve ces écharpes prêtes à poser au chapeau, au corsage et à l'encas.

CORALIE L.





## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Écrlottes de M<sup>me</sup> BRÉANT-CASTEL, 6, r. Gluck - Chapeaux de M<sup>me</sup> BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.

Corset Cuirasse de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra - Eau d'HOUBIGANT, 19, Faub. St. Honoré.

Machines à coudre de la C<sup>ie</sup> Française, H. VIGNERON, 10, B. St. Sébastien.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 229 et 231)

*Costume en tissu dentelle et bandes moirées crème.*

Jupe en taffetas couverte par une jupe en tissu dentelle à bandes moirées. Tunique en dentelle drapée devant en tablier arrondi et montée derrière par des plis-tuyau, dont celui du milieu s'agrafe sur la pointe du corsage. Corsage en dentelle à plastron de moire et à col droit. Manche terminée par un plissé.

*Costume en moire et dentelle Corinthe.*

Jupe en moire couverte d'une jupe en dentelle Corinthe plissée, derrière, à partir des côtés. Gilet en moire et petite veste en étamine grenat fermée, sur la poitrine, par une agrafe en vieil argent. Colchâle, parement de la manche en moire, la doublure de la



veste, en léger taffetas. Cette veste a l'angle de la basque abattu et le postillon est plissé. Col droit au gilet. Ceinture à pans et à longues coques en moire Corinthe.

*Visite en dentelle et broderie en perles-plomb.*

Le milieu du dos en dentelle avec des entre-deux en perles-plomb qui prennent de l'encolure et s'arrêtent inégalement vers le milieu. La manche visite est drapée à la saignée, elle rejoint le devant qui forme deux pointes plissées qu'enjolive une spirale très fournie. Au contour, une dentelle froncée et plissée alternativement d'un pli creux. Sur le pli un très joli motif en perles-plomb; de longues attaches en ruban et un nœud sur les fronces de la manche.

Visite en dentelle et broderie en perles-plomb, de madame Pelletier-Vidal, 19, rue Duphot.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4526

*Costume en ottoman gris et tissu byzantin, orné de dentelle crème accentuée.* — Jupe en ottoman, le bord dentelé se détache sur un bas de jupe fait d'un tuyauté en ottoman gris et d'une dentelle crème plissée dans la profondeur des dents. Sur le côté, deux spirales en dentelle piquées de flots de ruban vert ancien, forment une quille. Tunique en tissu byzantin avec petit tablier court et un poul plissé duquel s'échappe un large lé plissé. Corsage à basque plissée, le devant avec deux spirales en dentelle, dont l'extrémité forme un pan plissé piqué d'un flot de ruban. Col droit en ottoman. Manche arrêtée au coude, drapée d'ottoman, avec une dentelle en engageante et des coques en ruban. — Demi-botte en chevreau. — Gants de Suède. — Capote en dentelle assortie à celle du costume. Fond chiffonné et haute dentelle froncée formant passe; de côté, branche de prunes de Monsieur.

*Costume en tissu filet pêcheur et satin d'été météore*

*brodée de perles clair de lune.* — Jupe en satin météore avec deux petits volants à plis-tuyau qui sont voilés par une dentelle de laine brodée de perles clair de lune; cette dentelle rehausse la jupe qui est droite et en tissu filet pêcheur bleu marine. Une tunique en tissu filet, ornée au-dessus de la dentelle de trois plis rabattus, est courte derrière, avec des plis arrêtés sur la tournure. Corsage-casaque en tissu météore couvert de filet pêcheur, une dentelle au contour. Le devant ouvert sur un plastron en velours météore brodé de perles, est plissé de chaque côté; les plis se rejoignent sous la taille et sont pris dans une demi-ceinture en ruban de satin marine. Une longue ceinture à coques en satin marine piquée sur la basque. Col droit. Manche ronde terminée par une dentelle. Colletterie et sous-manche en dentelle. — Bas de soie marine. — Souliers vernis. — Gants de Suède. — Capote sans brides en tulle grec crème. — Passe piquée, devant, d'une belle rose soufre.





## CHRONIQUE

Une fin de saison brillante. *Sigurd* à l'Opéra. Les adieux d'une chanteuse et la fin d'une école. Femmes empoisonnées et femmes battues. Morts maritimes. — La Bataille des fleurs. Faute de munitions. L'or des riches et la sueur du peuple. — Le Grand Prix. Coup d'œil sur les toilettes. Un peu d'excentricité S. V. P. — N, I, NI : c'est fini.



L m'a paru que, cette année, la fin de la saison se signalait par une animation exceptionnelle. La semaine du Grand Prix, en particulier, a été remplie, sans parler du programme ordinaire, par des fêtes et des événements de toute sorte. Il me fau-

dra, pour cette fois, me contenter d'une énumération un peu sèche, vu l'abondance des sujets. Mais patience ! le moment n'est pas loin où je serai obligée de raconter des histoires à mes invitées pour leur faire oublier l'insuffisance du menu.

Procédons par catégories, afin de nous y reconnaître. L'art musical nous a valu deux soirées d'un genre bien différent : une naissance et un enterrement... anticipé, Dieu merci ! *Sigurd* a vu le jour sur la scène de l'Opéra, mais cet enfant, resté vingt ans en nourrice, avait déjà été baptisé à Bruxelles, ce qui a ôté un peu de leur saveur aux dragées de la première Parisienne. On ne peut pas dire que l'œuvre de Reyer a obtenu un succès, mais, à mon humble avis, ce qu'on appelle un « succès de première » est absolument incompatible avec l'école musicale actuelle. On ne peut, en effet, demander au public de s'enthousiasmer pour ce qu'il ne comprend pas. Or, sur les quinze cents personnes qui voyaient *Sigurd* pour la première fois de leur vie, combien y ont compris quelque chose ? D'ailleurs, le public parisien n'aime pas les figures nouvelles, et il y en avait beaucoup sur la scène ce soir-là. Bruxelles nous avait envoyé deux chanteuses : une grosse et une maigre, une blonde et une brune, une jolie et une moins bien. Nous en attendons une troisième qui ait une voix suffisante pour notre immense salle, faute de quoi il faudra — ce qui serait probablement le plus sûr — diminuer la salle.

A l'Opéra-Comique, l'incomparable Miolan a fait ses adieux à la scène. Amateurs de style délicat, de talent vrai, de voix posée, saluez ! Jamais plus vous n'entendrez « chanter » Mozart. Il est vrai que Mozart est mort et surtout qu'il est mort sans postérité. Ses successeurs n'ont pas besoin d'une Miolan pour interpréter leur musique. Ainsi elle disparaît avec l'autel de son Dieu, cette grande prêtresse de l'art ; elle s'éloigne « les yeux remplis de larmes », emportant, avec cette coupe d'or qui ne servira plus, même « dans les grands jours », cette suprême consolation de penser que personne ne saurait plus y boire comme elle.

Le Palais s'est mêlé, lui aussi, d'avoir ses représentations extraordinaires. A la Cour d'assises on a condamné à mort l'empoisonneur Pel. A la Police correctionnelle (le vilain mot !) on a vu un homme du grand monde poursuivi pour avoir frappé une femme. Le tribunal a acquitté le prévenu, car celle qu'il avait battue était SA femme. S'il avait bousculé une femme de chambre, il ne s'en serait pas tiré à si bon compte. Il y a, là-dessous, une longue histoire dont je ne vous dirai que la morale : Mes chers frères et mes chères sœurs, les mariages d'inclination ne sont pas toujours ceux qui divisent le moins !

J'aurais à parler d'une quantité de fêtes mondaines, du « bal d'animaux » de la princesse de Sagan qui a soulevé quelques critiques ; du bal costumé de lady Caithness dont le salon Niçois entretient une succursale à Paris ; de la fête de l'hôtel Continental au profit des ambulances urbaines ; que sais-je encore ?

Je devrais faire mieux que mentionner la mort de madame de Béhague qui montra, voilà cinquante ans, qu'une femme supérieure peut accomplir, à elle seule, ce prodige de créer l'un des salons courus du grand monde et de l'aristocratie la plus exclusive, sans avoir, par elle-même et par son mari, rien de commun avec les croisades.

Surtout j'aimerais à parler longuement de cet autre mort qui s'est éteint épuisé de fatigue, de chagrin, peut-être, à quatre mille lieues de la patrie, dans l'étroite et étouffante cabine de son vaisseau amiral. Et comment, tandis qu'il est question de marins, ne pas donner une pensée à cet équipage du *Renard*, disparu dans le sombre mystère d'une tempête, avec le navire qui le portait ! Ceux-là sont des morts obscurs. Entre les funérailles gigantesques que vous savez et la Fête des fleurs, oubliés, inaperçus, ils passèrent. Autant de cadavres de plus dans ce grand charnier de la Mer Rouge dont un commandant de navire me disait un jour, en me montrant du doigt les flots grisâtres que nous fendions : « Ici, nous ne faisons pas cent mètres sans passer au-dessus du corps d'un homme. »

..

Revenons à Paris, au Paris qui s'amuse, et parlons de cette bataille des fleurs dont l'essai a été renouvelé cette année, autour du lac. Cela n'a pas été trop mal et, si nous continuons, Nice n'a qu'à se bien tenir. Pauvre lac ! il y a longtemps — une quinzaine d'années pour le moins — qu'il n'avait vu tant de voitures. Nous étions revenues aux beaux jours du *Tour du Lac*, tel que le connut l'Empire, avant que l'*Allée des Acacias* ne devint à la mode. Ce défilé m'a paru charmant. Les grands équipages étaient en nombre honnête ; les jolies femmes et les jolies toilettes ne manquaient pas, même dans les modestes remises à un louis par jour. Quant au com-



bat des fleurs, il a été un peu timide, d'abord ; on ne savait pas très bien comment s'y prendre pour jeter une poignée de roses à des gens qu'on n'avait jamais vus. Heureusement quelques vieux grenadiers de la promenade des Anglais ont ouvert le feu et les conscrits parisiens ont répondu tant bien que mal. Comme les munitions étaient rares, beaucoup de fantassins ramassaient des bouquets dans la poussière et en bombardaient galamment des élégantes en toilette toute neuve de chez Worth. Il m'a paru qu'il y avait, de ce côté, des réformes à introduire pour l'année prochaine. En somme le résultat, qui était de récolter beaucoup d'argent pour une bonne œuvre, a été obtenu. Grand succès, le soir, pour le bal de la pelouse. Toutes les grandes dames de Paris étaient là pour voir danser les petites ouvrières et couler « la sueur du peuple ». L'argent des riches, pour la bienfaisance, la transpiration des autres, pour le travail ou le plaisir, voilà deux choses inépuisables, Dieu merci ! Car, si l'un de ces deux fleuves venait à tarir, un autre, tout rouge celui-là, se fraierait un lit à travers les ruines.

Vous savez déjà que les chevaux anglais ont battu les nôtres sur toute la ligne, battu au Grand International Steeple Chase d'Auteuil ; battu au Grand Prix le dimanche suivant. La chose n'a pas produit beaucoup d'effet, d'ailleurs. L'éducation sportive des masses s'accroît au préjudice du chauvinisme, et M. Prudhomme ne trouve point mauvais que Redpath ou Paradox fasse triompher les couleurs étrangères quand il a mis son argent sur le cheval. Le poil d'un gagnant touché sent toujours bon.

Mais restons dans nos spécialités féminines et chiffonnons un peu, voulez-vous ? Ce qui a distingué, cette année, le pesage de Longchamps à propos des toilettes, c'est le bon goût et le comme il faut de l'ensemble. Grâce au thermomètre et au baromètre qui étaient montés « si haut qu'on peut monter », les élégances les plus aériennes avaient pu se donner carrière, et elles n'y avaient pas manqué. Ce n'était que guipures, étamines, voiles, canevases. A quand le filet de pêche ? Tout cela blanc, écru, gris, sur des transparents de couleur tendre. C'était la symphonie du clair, de l'idéal, du léger. Une fleur rouge à un chapeau faisait « cabrer les nerfs » ; une ombrelle écarlate causait des attaques d'épilepsie. D'ailleurs, elles ont vécu, les ombrelles, car je me refuse à donner ce nom aux appareils diaphanes qui les remplacent, et qui sont aussi incapables d'arrêter les rayons du soleil que les barreaux d'une fenêtre d'arrêter la bise. Mais telle est

notre aversion actuelle pour tout ce qui ressemble à une étoffe que nous n'en voulons pas, même pour nous garantir d'une insolation.

Les chapeaux eux-mêmes, ces étourdis toujours prêts à faire des folies, étaient d'une sagesse presque exagérée. Ni hauts, ni larges, ni voyants, ni excentriques. C'était à donner la nostalgie du Gainsborough et du Niniche. Et comme, en matière d'exagération, les femmes du monde sont toujours dépassées par les autres, c'était nous qui portions les formes les plus risquées — relativement. Cela va devenir gênant si cela dure, mais je suppose que cela ne durera pas. Il faut compter, au contraire, sur une réaction formidable et prochaine. Ce calme plat nous prédit des orages.

A signaler, pour les blondes, l'apparition d'un vert prodigieusement tendre et singulièrement délicat que je ne puis comparer qu'au feuillage nouveau du bananier. Évidemment nous en serons inondés d'ici à six semaines, mais j'ai vu au Grand Prix trois ou quatre toilettes en satin de cette nuance exquise qui m'ont paru être le clou de la réunion et qui sont arrivées bonnes premières.

Maintenant, c'est fini. Paris redevient une résidence tranquille, quelque chose comme un grand château quand les invités du dehors sont partis et que les maîtres restent seuls. Tout le monde vient de « donner son effort », depuis les romanciers jusqu'aux couturières, depuis les maîtresses de maison jusqu'aux chevaux. C'est fini ; le prix est gagné ou perdu ; on tient le succès ou le ratage ; on compte les louis encaissés ou bien l'on prépare la faillite aussi moelleuse que possible.

Le grand tournoi de la saison est fini, mais, avec cette activité dévorante qui est le signe de l'époque, vainqueurs ou vaincus se préparent déjà pour de nouvelles luttes. Courage, combattants avides de gloire, de notoriété ou d'argent ! Préparez, pour la saison prochaine, de nouvelles pièces, de nouveaux livres, de nouvelles modes, de nouveaux impôts. Conquêteurs irrésistibles, soignez vos rhumatismes ; beautés obstinées, effacez vos rides ; chanteuses fourbues gargarisez votre gorge.

Et vous, jeunes filles, allez chercher au bord de la mer, à l'ombre des bois ou sur le sommet des montagnes des couleurs plus fraîches et des sourires plus roses. Car, que serait Paris, que serait le monde entier, que serait la vie, sans la jeunesse qui est l'espoir, sans la grâce qui est l'oubli, sans la bonté et la tendresse qui sont, pour ceux qui souffrent et qui combattent, le baume et la récompense !

CONSTANCE.

## DIVONNE-LES-BAINS

Bien que l'Etablissement de Divonne reste ouvert toute l'année, que l'automne et le printemps soient des saisons excellentes pour les traitements hydrothérapeutiques sérieux et qu'un certain nombre de malades y passent même très confortablement l'hiver, — ce qu'on est convenu d'appeler la Saison, ne commence véritablement que le 15 mai. Depuis le 15 mai, l'orchestre est donc arrivé, le grand salon est ouvert et l'on danse tous les soirs. Le théâtre lui, est ouvert depuis le samedi 6 juin ; il a fallu préparer un spectacle, ce qui

n'était pas facile, parce que les baigneurs en sont les seuls acteurs et, qu'à cette époque, la colonie des baigneurs est surtout composée d'étrangers, parlant notre langue avec un accent que la scène ne supporte guère. La nouvelle administration voudrait que, cette année, on jouât même l'opérette et l'opéra comique ; il y a, en effet, beaucoup de personnes, bonnes musiciennes, que ce divertissement intéresse et amuse ; il est donc possible que cette tentative ait un succès complet.





Costumes de M<sup>me</sup> Turle, 9, rue de Clichy.

*Costume en taffetas quadrillé crème, mousse et cardinal.* — Jupe en taffetas quadrillé, appliquée au-dessus de l'ourlet, d'une haute dentelle crème, tablier-fichu et tunique drapée en pouf. A droite une demi-juille renversée en velours mousse bordée d'un rouleau en taffetas quadrillé, et au-dessus une large coque plate, bordée de velours, au dessous de laquelle tombent une bouclette et un pan. Corsage à pointe, un col droit monté à un plastron en velours mousse cerné d'un fichu en dentelle de laine, le bord de la basque liseré de velours; à la manche un parement en velours échanuré sur une dentelle crème posée à plat.

*Costume en lainage crème et havane garni de galon.* — Jupe en taffetas, couverte d'une seconde jupe en lainage, ornée de quatre plis rabattant sur un galon de laine assorti. La tunique forme une pointe châte, coupée en biais par cinq rangs de galon, dont l'extrémité retournée en bouclette dépasse la tunique; des plis la relèvent sous des coques à larges pans plissés qui forment pouf. Corsage à basque ronde, le devant plissé

de trois plis creux séparés par un galon qui dépasse le bord de la basque et se termine en bouclette. Tour de taille en galon attaché par une boucle. Un parement à la manche et, sous ce parement échanuré intérieurement, des bouclettes en galon.

*Costume en foulard à mille carreaux crème, grenat et noir.* — Jupe en taffetas, avec un plissé au bas, ornée de volants découpés à l'emporte-pièce, dont les dents jouent sur une bande en velours rubis; le premier fait le tour de la jupe, les autres forment une quille sur le côté découvert par le tablier. Celui-ci est en foulard; une large bande de velours est posée perpendiculairement sur le côté et une autre retourne en pointe du côté opposé. Lés de derrière montés par de gros plis. Corsage à très petite basque appliquée d'un biais en velours qui se perd dans le postillon. Une draperie en velours part de l'épaule et traverse en biais la poitrine, elle s'arrête sous le bras et à la taille. Col droit. Manche large serrée dans un haut poignet en velours.





5432

Costumes de M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, près la Madeleine.

*Robe en faille française chamois, tulle brodé et dentelle. — Jupe en taffetas, un grand volant de dentelle plissé au bas du tablier et traîne en faille française cernée d'une spirale en dentelle, qui part de la tournure arrondie. Une draperie en faille, largement ehiffonnée sur le tablier, est montée au tour de taille du corsage qui est agrafé devant avec une ceinture. Une écharpe en tulle brodé, fixée à l'épaule par une touffe de fleurs, traverse en biais le corsage, se resserre de plis à la taille et se prolonge en un long pan plissé jusqu'au bas de la jupe, il reçoit une belle frange de perles. Quelques points maintiennent les*

*côtés sous la spirale de dentelle et sur la draperie; un bouquet de fleurs à la taille.*

*Costume en toile d'araignée beige et tulle brodé en soie de nuances éteintes. — Jupe en taffetas garnie de quatre volants en tulle brodé et d'une demi jupe assortie. Polonaise en toile d'araignée avec une draperie en tulle froncée à l'encolure, dont les plis biaisés viennent se perdre sous le côté gauche du corsage, côté largement échancré jusqu'à la taille; les pinces qui s'arrêtent brusquement sous la taille fournissent les plis du tablier. Le pouf est enlevé et court. A la manche, draperie et nœud.*



## E L E N I Z Z A

## I



Le docteur Guichen — c'est du père que je parle — fut, sous le troisième Empire, un des grands médecins qui s'avisèrent de jouir largement, pour eux-mêmes et à leurs heures, de la vie que leur science conserve aux autres. Ses journées, commencées tôt, se divisaient en trois parties : la première pour les visites ; la deuxième pour les consultations ; la troisième pour ses amis, ses plaisirs et sa famille. Le matin il faisait son service à la *Maternité*, puis courait ses malades en coupé, trainé par un cheval de trois ou quatre cents louis, non par un désir exagéré d'ostentation, mais parce que cinq minutes gagnées sur une course sont une affaire pour le médecin qui fait payer ses visites quarante francs. L'après-midi, son petit hôtel de la rue de Londres se remplissait de malades, dont les trois quarts étaient des malades féminins, et quels malades ! De charmantes femmes, venues là entre la couturière et le pâtissier, jolies à voir, souvent, agréables à entendre, presque toujours, et cependant *malades*, puisque la névrose, une des spécialités de Guichen, les méchants disaient : une de ses inventions, est un mal terrible et souvent mortel. Il fut du moins le premier à le comprendre.

Le valet de chambre qui recevait toutes ces belles clientes, un serviteur d'âge mûr et de mine sérieuse, mériterait à lui seul une longue description. Dieu sait la peine que se donnaient de très grandes dames pour « être bien avec Firmin » et pour « passer avant les autres ». Et ce Talleyrand d'antichambre s'y prenait si adroitement, empochait avec des mines si discrètes les petites pièces d'or cueillies au bout des plus jolis doigts de Paris, que toutes ces enfants gâtées s'en allaient contentes de lui, convaincues d'avoir été l'objet d'une faveur. De tout temps, les femmes ont aimé le passe-droit, qui est, en fin de compte, une des variétés nombreuses de ce « fruit défendu » qui leur est si cher ; et je parierais gros que le serpent — un malin, le nom lui en est resté — s'arrangea pour faire croire à Eve qu'elle croquait une pomme réservée pour une autre. Qui sait, autrement, si la pauvre s'en fût souciée ?

Quand on se trouvait en présence du fameux Guichen, dans un cabinet moitié boudoir, moitié bibliothèque, qui contenait, au bas mot, pour cent mille francs de tableaux et de bronzes de premier ordre, on avait devant soi un homme blanc de favoris et de cheveux, mais dont les yeux et le visage étaient encore pleins de jeunesse, si bien que ses envieux, et il n'en manquait pas, avaient coutume de dire :

« Ce diable de Guichen a toutes les roueries, car il sait faire croire aux vieilles femmes qu'elles sont jeunes et aux jeunes qu'il est vieux. »

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il inspirait à ses clientes une confiance absolue. La plus « horriblement à bas » sortait de sa première consultation, se sentant déjà mieux et le sourire sur les lèvres. Peut-être était-ce aller un peu vite, mais le fait est que le docteur faisait des cures merveilleuses, car personne, comme lui, ne comprenait les femmes. Il était, avec elles, d'une galanterie à la fois austère et magnifique, ne se permettant jamais un mot, un geste, qui fût hors de saison chez un médecin, et faisant porter chez elles, pour un oui ou pour un non, de véritables hottées de lilas en plein décembre. Vous pouvez croire, d'ailleurs, qu'il n'y perdait rien et que le mémoire envoyé au commencement de Janvier par monsieur le secrétaire était établi en conséquence. Mais qu'importent quelques louis de plus en échange du plaisir — très hygiénique — de faire enrager les bonnes amies moins bien traitées ? Réellement, avec son coup d'œil d'aigle et son expérience prodigieuse, Guichen était un des plus grands guérisseurs de son époque.

Le soir venu, c'étaient d'autres affaires. La salle à manger du petit hôtel s'éclairait à *giorno* et le docteur ayant en face de lui celle qui avait été longtemps la *belle madame Guichen*, recevait à sa table ses amis et sa famille. On ne dinait nulle part mieux que là. Plusieurs fois dans la saison, l'hôtel de la rue de Londres se remplissait d'invités *select*, pour parler l'argot d'écurie des petits journalistes de notre époque. Quelquefois on dansait ; d'autres fois on avait les *Français* ; ou bien on applaudissait quelque étoile des *Italiens*. Mais la séance finissait régulièrement par un souper à rendre malade les gens bien portants et à tuer les autres. Toutefois personne n'en mourait, au contraire, et les plus huppés tenaient à honneur d'être nommés dans les journaux du matin, comme ayant été chez le docteur Guichen.

Quand je dis que personne ne se plaignait, j'ai tort. Madame Guichen, une petite provinciale devenue l'une des maîtresses de maison les plus accomplies et les plus en vue de Paris, trouvait que « son mari allait trop vite » et que, sur les cent cinquante mille francs qu'il gagnait par an, la Banque de France en voyait un trop petit nombre.

« Après nous, disait-elle doucement, Fernand se souciera peu de savoir si nous avons donné de belles fêtes, et peu lui importera d'hériter d'un hôtel bondé d'objets d'art si, pour commencer, il est obligé de le vendre.

— Fernand fera comme son père, répondait le docteur, il travaillera. Soyez sûre que ce gaillard-là n'aura besoin de personne pour le tirer d'affaire. »

Au mois d'août 1869, Fernand Guichen avait qua-



torze ans et terminait sa classe de Rhétorique dans le meilleur lycée de Paris avec je ne sais combien d'accessits et de prix. C'était un grand garçon un peu maigre, pas très joli avec sa bouche trop ouverte, ses yeux gris écartés l'un de l'autre comme pour mieux voir, sa chevelure d'un blond violent et son front énorme. Avec cela l'air heureux de vivre, une gaité habituellement renfermée mais toujours prête à montrer ses dents blanches à la fenêtre, et une santé de montagnard. Contrairement au proverbe ce fils de cordonnier trouvait le moyen d'être mieux chaussé que les autres.

Un mot résumera sa nature : c'était un « débrouillard ». Je sais bien que le mot n'est pas de l'Académie, mais je l'écris provisoirement, en attendant que l'Académie veuille bien m'en indiquer un autre qui le vaille. Dès l'âge de cinq ans, c'était lui qui montrait le chemin du meilleur pâtissier à ses bonnes fraîchement débarquées de province. Et plus tard, au collège, ses camarades disaient de lui :

« On ne peut pas coller Guichen. Quant il sait, il ne répond pas trop mal. Mais quand il ne sait pas, les examinateurs ôtent leurs lunettes pour mieux l'entendre. »

Ce qu'ils ne disaient pas, c'est que Guichen, rentré chez ses parents, passait la moitié de la nuit à réparer son succès du matin, c'est-à-dire à apprendre ce qu'il avait fait semblant de savoir. Car il avait une nature sérieuse, honnête, et amie du travail. Seulement il travaillait à sa façon et à ses heures.

Au commencement de ce mois d'août dont je parle, vers cinq heures du soir, Fernand Guichen, en vacances depuis trois jours, dévorait dans sa chambre, située au deuxième étage du petit hôtel de son père, un volume de Jules Verne, sa grande passion d'alors. Soudain le docteur entra, ferma la porte derrière lui et, sans s'asseoir :

« Laisse ton livre, dit-il à son fils, et écoute bien ce que je vais te dire. J'ai besoin de toi. »

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit le jeune homme. Tu as ta figure de médecin. Viens-tu m'appeler en consultation ?

— Garde tes plaisanteries ; ce n'est pas le moment d'en faire. J'ai besoin d'un homme sérieux et je n'ai que toi sous la main. Écoute et tâche de comprendre. J'ai en bas, dans mon cabinet, une femme qui est folle.

— Folle ! s'écria Fernand. Je cours chercher la police.

— Écoute-moi donc ! Cette pauvre créature est venue me consulter — trop tard. La folie la tient ; je la devine, mais, jusqu'à présent, elle ne s'est pas déclarée. Seulement un accès terrible peut la prendre dans dix minutes.

— Vous en êtes sûr ?

— Sur, non. Mais c'est plus que possible. Or cette malheureuse a sa fille avec elle, une enfant de cinq ans.

— Il faut prévenir la famille.

— Il faudrait la connaître. La malade ne m'a pas dit son nom et je peux d'autant moins le lui demander qu'elle semble vouloir le cacher, ce qui est un symptôme caractéristique. Tout ce que je sais, c'est qu'elle habite les environs de Paris, et qu'elle est mariée.

— Que peut-on faire alors ?

— Une seule chose : la suivre, et c'est sur toi que je compte pour cela. Tu as lu des histoires de police, et tu sais ce qu'on appelle *fler* quelqu'un ? Tu vas *fler* la femme et l'enfant, voir où elles vont. Quand elles seront entrées chez elles, tu attendras cinq minutes, tu t'informerás du nom du mari, tu te présenteras à lui de ma part, et tu lui remettras cette lettre qui lui révèle ce qu'il a à craindre. Tout cela est bien délicat, mais je n'ai pas le choix des moyens, car il m'est impossible de quitter mes malades. Si quelque complication se présentait en route, fais pour le mieux. Je compte sur ton intelligence.

— De quelle complication parlez-vous ?

— Est-ce que je sais ? tout est à craindre. Cette pauvre créature peut vouloir se jeter à l'eau ou, encore, avoir l'idée d'étrangler sa fille.

— Mais, mon père, est-ce possible ?

— Je sais ce que je dis. Allons, vite, prépare-toi. Je voudrais déjà te voir revenu.

— Oh ! par exemple ! moi aussi ! En voilà une commission !

Déjà le docteur avait regagné son cabinet. Deux minutes plus tard, Fernand, les mains dans ses poches, le chapeau de paille en arrière de la tête, flânait d'un air indifférent sur le trottoir de la rue de Londres, un œil à la devanture du fameux photographe, l'autre sur la porte de la maison paternelle. Bientôt une femme et une petite fille parurent sur le seuil. Elles étaient reconduites par le docteur qui, tout en saluant, chercha des yeux son fils et lui jeta un regard qui signifiait :

« Les voilà. Fais ce que je t'ai dit. »

L'inconnue remonta d'un pas rapide la rue de Londres et tourna à gauche dans la rue d'Amsterdam. Elle était en proie à une agitation assez violente pour exciter la curiosité des passants, intrigués de voir cette femme qui cheminait en se parlant à elle-même, sans se préoccuper de l'enfant qui trotta à côté d'elle. Déjà la cliente du docteur Guichen était au milieu de la place du Havre, frôlant à chaque seconde des voitures qu'elle ne semblait pas voir. Soudain, elle s'arrêta brusquement en se frappant le front, puis elle revint sur ses pas et se dirigea vers la gare qu'elle avait évidemment dépassée sans s'en apercevoir. Au même instant, une victoria lancée au grand trot arrivait sur l'enfant abandonnée à elle-même. Heureusement Fernand était là. Tandis que la petite, effrayée, se jetait dans les jambes d'un passant et roulait à terre, son protecteur ignoré sautait à la tête du cheval que le cocher retenait à rompre ses rênes. Puis, avec autant d'adresse que de courage, il se baissait, ramassait la mignonne toute en larmes, et l'emportait dans ses bras, tandis que la mère poussait des cris désespérés, sans pouvoir, à cause des voitures, rejoindre sa fille.

Lorsque Fernand lui eut remis l'enfant saine et sauve, les sanglots succédèrent aux cris et il se produisit une détente nerveuse que le docteur Guichen eût payée cher une demi-heure plutôt, s'il eût dépendu de la provoquer. Quant au fils de ce savant homme il eût donné, lui, beaucoup d'argent pour être à cent lieues. Au milieu d'un cercle de soixante personnes, il se voyait tout à coup responsable d'une femme à



demie évanouie et d'une enfant que son genou froissé dans la chute empêchait de marcher.

Désireux d'échapper le plus tôt possible à l'ovation dont il se voyait l'objet, il chargea la petite sur un bras, passa l'autre sous celui de la mère et se dirigea vers la salle des pas perdus de la gare, suivi par un reporter tenace qui prenait des notes sur son carnet.

« Où allez-vous, madame ? demanda-t-il, dès qu'ils furent dégagés de la foule.

— A Maisons-Laffitte, répondit l'inconnue d'un air égaré.

— Mon Dieu ! que de ponts à passer ! » songea Fernand qui se souvenait des avertissements paternels.

Deux minutes après, les trois voyageurs étaient installés seuls dans un compartiment du train prêt à partir.

## II

On n'était pas encore à Asnières que Fernand savait déjà le nom de l'enfant qu'il venait de sauver. Elle se nommait Hélène de Montureux et demeurait « là-bas, dans une jolie maison avec beaucoup de fleurs. »

« Papa ne veut pas que je les cueille sans permission, disait-elle. Mais tu viendras avec moi : je lui dirai que tu as empêché le vilain cheval de me marcher dessus, et il me laissera faire un gros bouquet pour toi. Et puis tu verras Carlos, Carlos, c'est mon chien. Il se tient assis comme un homme avec un morceau de sucre sur son nez. Ou bien nous jouons à cache-cache ensemble. Tu joueras aussi. A moins que mon genou ne me fasse trop mal. Vois comme il saigne. »

Hélène était une adorable fillette au teint chaud, au nez déjà fièrement dessiné, avec de longs sourcils d'un noir d'ébène qui se rejoignaient presque à sa naissance. Les yeux, magnifiques, faisaient oublier, quelquefois, par leur regard d'une profondeur étrange, que l'âme d'une enfant de cinq ans rayonnait dans leur énorme prunelle de jais. La physionomie tout entière resplendissait d'intelligence.

Madame de Montureux continuait à pleurer doucement dans son coin, la figure cachée derrière son mouchoir. D'abord sa fille avait voulu s'approcher d'elle et la consoler. Mais Fernand avait retenu l'enfant sur ses genoux, car il avait une frayeur atroce de cette pauvre femme.

« Il vaut mieux laisser ta maman, avait-il dit tout bas. Elle a eu très peur et cela lui fait du bien de pleurer. Parle-moi encore de Carlos. »

Ainsi, ils avaient franchi sans encombre la distance entre Paris et Maisons-Laffitte. Ils mirent pied à terre sur le quai de débarquement, et le jeune collégien respira plus à l'aise. Mais la pauvre Hélène ne pouvait se servir de son genou, déjà terriblement enflé. Il fallut trouver une voiture. Fernand y installa ses deux compagnes et y monta près d'elles, songeant que la partie la plus triste, sinon la plus dangereuse de sa mission restait à remplir. Quel n'allait pas être le désespoir de M. de Montureux quand il lirait la lettre fatale que Fernand devait lui remettre ? Et comment le messenger serait-il accueilli dans cette demeure où il apportait une nouvelle lugubre ?

Fernand ne songeait pas que, sans lui, c'est aussi le cadavre d'un enfant qu'on y eût apporté.

La maison de M. de Montureux, située à l'entrée de la forêt, tenait le milieu entre le chalet et la villa. Elle était moins luxueuse que l'une, mais plus solide que l'autre, et cela pour une bonne raison : c'est que les Montureux l'habitaient toute l'année, ne faisant guère plus souvent le voyage de Paris que s'ils eussent résidé en Bretagne. Le père d'Hélène n'était plus jeune, mais la santé lui manquait plus encore que la jeunesse. Il en avait laissé un lambeau dans tous les pays du monde, ayant écoulé dans les consulats la partie active de son existence. Un beau jour il était venu se fixer là, pour y passer sa retraite, c'est-à-dire le reste de sa vie. De ses longues pérégrinations il ramenait, avec une fortune médiocre, une femme beaucoup plus jeune que lui et fort belle, et une enfant de quelques mois.

Au bout de peu de temps, cet homme qui comptait des amis à toutes les latitudes du globe avait lié connaissance avec quelques voisins, passant comme lui toute l'année dans cette résidence, chose moins rare que les Parisiens ne se le figurent pas, car la seule pensée d'un hiver à Maisons-Laffitte nous glace pour toute la journée. On l'appelait : monsieur le consul, et il avait conservé, de ses anciennes fonctions, des allures un peu froides. Il était fort instruit, parlait la moitié des langues de l'Europe, passablement le Turc et un peu le Japonnais. Né avec le goût fatal des collections, sa vie n'avait été qu'un long supplice de Tantale. Il avait failli posséder je ne sais combien de bibelots uniques, d'antiquités introuvables, car il avait, comme il le disait lui-même, un flair merveilleux pour dénicher des occasions. Une seule chose lui manquait : l'argent, et sa collection s'en ressentait.

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

### Les Patrons suivants seront donnés en Juillet :

Le 4 Juillet. — Corsage en toile. — Robe à pièce pour petite fille. — Jaquette-blouse, costume de bain. — Jaquette et pantalon, costume de bain pour fillette. — Tablier d'enfant. — Robe de dessous.

Le 11 Juillet. — Patron découpé : Cache-poussière.

Le 18 Juillet. — Corsage de mariée. — Redingote. — Polonaise.

Le 25 Juillet. — Veste fermée par une patte carrée découpée dans le corsage.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4526, et les patrons découpés d'une robe en laize de laine et de la robe de dessous, pour enfant de sept à dix ans, figurine page 239.



Costume en dentelle de laine crème pour enfant de sept à dix ans. — Robe de dessous en crepon de soie crème, avec un velours grenat appliqué dans le bas; elle est couverte d'une robe en dentelle de laine froncée sous la taille et sous la poitrine à une haute pièce en dentelle. Bretelles en velours grenat attachées par une épaulette en velours découpée en patte et boutonnée après la bretelle. Le dessin donne la bretelle d'un seul morceau, c'est une faute que nous réparons autant que faire se peut, sur le détail tracé du patron découpé. Aumônière en velours fixée par un nœud. La robe de 80 à 100 francs, avec dessous de même couleur que le velours.

Robe en popeline de soie mouchetée et broderie de Venise pour enfant de quatre ans. — Robe en popeline ouverte très bas sur un plastron en broderie de Venise. Un haut volant en broderie de Venise fait seconde jupe, la couture est cachée par un ruban ottoman roulé et drapé, piqué de nœuds à coques et à pans. A la manche, un haut parement en broderie de Venise. Prix, 120 fr.

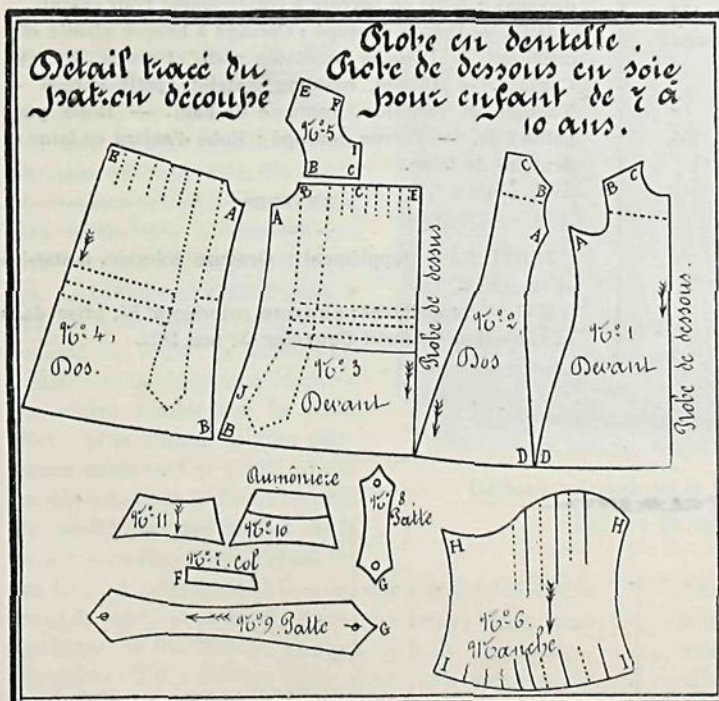
Explication du patron découpé.

Robe de dessous. — 1, Devant de la robe de dessous. — 2, Dos. Il faut 3 mètres 50 centimètres. Le dos est cintré avec un peu d'ampleur dans le bas, pour former la tournure.

Robe de dessus en gros tulle grec moucheté ou en laize de laine crème. Il faut en grande largeur 1 mètre 50 centimètres



Costumes d'enfants, de madame Taskin, 2, rue de la Michodière.



de laize ou de broderie, et 75 centimètres de velours grenat pour les bretelles, la patte-épaulette et l'aumônière. — 3, Devant. — 4, Dos. — 5, Empiècement. — 6, Manche. — 7, Col. — 8, Patte-épaulette. — 9, Bretelle. — 10, Fond de l'aumônière. — 11, Dessus de l'aumônière. Les remplis ne sont pas compris dans les patrons. Les lignes pointillées marquent les fronces et la place de la bretelle. Poser l'empiècement sur la robe de dessous en suivant le tracé à la roulette. Froncer le haut du devant n° 3 d'une coque à l'autre, et monter en laissant une petite tête qui couvrira le bas de la pièce. Faire les trois rangs de fronces marqués sous la taille, les arrêter de côté sous la bretelle; le de-sous du bras doit être plat. Faire de même pour le dos; col droit en velours. La bretelle se termine en patte à chaque extrémité, elle se fait en velours et se place sur les lignes à la roulette; le détail tracé indique la pose. La patte-épaulette se boutonne aux bretelles en passant sur l'épaule; elle reçoit une boutonnrière faite en regard du bouton cousu à la bretelle. On assujettit la bretelle à la taille; mais le bas doit rester libre. La forme de la bretelle du dos est identique à celle du devant. N° 11, Dessus de l'aumônière s'applique sur le fond n° 10; on la suspend au côté, par des attaches en ruban de satin reliées par un nœud. Manche froncée dans un poignet en velours. Cette façon peut se faire en broderie anglaise ou autre; on peut utiliser des volants en grosse dentelle pour la jupe. (Fig. vues de dos et de face, page 239)



# TABLE

DU PREMIER SEMESTRE 1885

## COURRIER DES MODES

Pages : 1, 13, 25, 37, 49, 61, 73, 85, 97, 109, 121, 133, 145, 157, 169, 181, 193, 205, 217 et 229.

## EXPLICATION DES GRAVURES COLORIÉES ET DES GRAVURES NOIRES

Pages : 3, 14, 27, 38, 50, 62, 75, 87, 99, 110, 123, 135, 146, 159, 171, 182, 194, 208, 219 et 231.

## TOILETTES ET COSTUMES, LINGERIE, TRAVAUX, AMEUBLEMENT

Pages : 1, 3, 6, 12, 13, 15, 18, 24, 25, 27, 30, 36, 37, 39, 42, 43, 48, 49, 51, 54, 60, 61, 63, 66, 72, 73, 75, 78, 84, 85, 87, 90, 96, 97, 99, 102, 108, 109, 111, 114, 120, 121, 123, 126, 132, 133, 135, 138, 144, 145, 147, 149, 156, 157, 159, 162, 168, 169, 171, 174, 180, 181, 183, 186, 192, 193, 195, 198, 204, 205, 207, 210, 211, 216, 217, 219, 222, 223, 228, 229, 231, 234, 235 et 239.

## CHRONIQUES PAR CONSTANCE

Pages : 16, 40, 63, 88, 112, 136, 160, 183, 209 et 232.

## CAUSERIES PAR T. B.

Pages : 4, 28, 52, 66, 100, 124, 148, 172, 196 et 219.

## NOUVELLES

*Le Fiancé de Solange*, par Georges du Vallon, pages : 8, 20, 32, 44, 56, 68, 80, 92, 104, 116, 128, 140, 152, 164, 176, 185, 200, 213 et 224. — *Elenizza*, par L. de Tinseau, page 236.

## ÉNIGMES, CHARADES, MOTS CARRÉS, ETC.

Pages : 11, 23, 35, 59, 71, 83, 95, 107, 113, 131, 143, 155, 167 et 203.

## PENSÉES ET MAXIMES

Pages : 15, 47, 51, 65, 111, 182, 195, 208 et 218

## RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Page 147.

## POÉSIE

*La Nouveauté*, page 200

## PLANCHES DE PATRONS ET PATRONS DÉCOUPÉS

Tous de grandeur naturelle, du premier semestre 1885.

JANVIER. — Patron découpé : Corsage Louis XV — Planche imprimée recto et verso, 1<sup>er</sup> côté : Confection. — Corsage avec corselet. — Polonaise pour petite fille. — Corsage, jaquette et tunique. — Patron découpé : Travaux de chasseresse.

FÉVRIER. — Patron découpé : Jaquette. — Planche imprimée recto et verso, 1<sup>er</sup> côté : Sortie de bal. — Corsage de jeune fille. — 2<sup>e</sup> côté : Pourpoint, travestissement pour jeune fille. — Juppon-tournure. — Patron découpé : Corsage à revers boutonné à la taille.

MARS. — Patron découpé : Veste pour enfant de dix ans. — Planche imprimée recto et verso, 1<sup>er</sup> côté : Corsage. — Blouse d'enfant. — Bonnet du matin. — 2<sup>e</sup> côté : Deshabillé. — Patron découpé : Mantelet à manches Henri II.

AVRIL. — Patron découpé : Polonaise croisée. — Planche imprimée recto et verso : Redingote. — Corsage, première communiant. — Visite à gilet. — Pèlerine drapée, — Patron découpé : Tunique et corsage.

MAI. — Patron découpé : Deshabillé-blouse. — Planche imprimée recto et verso, 1<sup>er</sup> côté : Corsage. — Blouse anglaise pour petite fille. — Blouse pour petit garçon. — 2<sup>e</sup> côté : Corsage et jupe. — Costume d'intérieur. — Patron découpé : Robe en percale à empiècement pour enfant.

JUIN. — Patron découpé : Corsage à basque plissée et à ceinture. — Planche imprimée recto et verso, 1<sup>er</sup> côté, Corsage. — Blouse, costume matelot, petit garçon — Tunique et pantalon, costume de bain. — Robe pour petite fille. — Patron découpé : Robe d'enfant en laine et dentelle de laine.

## ANNEXES

JANVIER. — Supplément : Gravure coloriée, fantaisies et linge.

MAI. — Supplément : Gravure coloriée n° 53, prise dans la collection du *Petit Courrier*, 31 mai 1882.